

Un Tour du monde en 80 grands-parents



Sophie & Joseph, Wilhelmine & Jacob, mes grands-parents



Par M. L.

Dans chaque famille, les enfants peuvent souvent compter sur la présence de quatre grands-parents, mais la vie réserve quelquefois une mathématique plus chaotique.

Pour ma part, je n'ai connu dans mon enfance que deux grands-parents du côté maternel dont je n'ai découvert l'histoire que tardivement.

Mon nom, d'origine juive, vous fera imaginer très rapidement que la dernière guerre aura laissé des traces et des absences comme dans tant d'autres familles.

Mon père, né en Allemagne en 1905, a grandi avec deux frères et une sœur dans une famille de commerçants juifs pratiquants et tous les quatre ont suivi des études supérieures. Et il se trouve que mon père a fait la connaissance de ma mère, française vivant en Allemagne. Elle dirigeait alors un atelier de couture à Berlin.

L'arrivée du régime nazi a coïncidé bien sûr avec les premières persécutions et lorsque mon père a été agressé par des S.A. (fracture du crâne) ma mère a décidé aussitôt de profiter de son passeport français pour qu'il rejoigne avec elle la France au plus vite. Elle a aussi prié toute la famille de faire le nécessaire pour partir avant qu'il ne soit trop tard. C'est ainsi que les quatre membres de la fratrie sont partis : mon père en France, un frère en Australie et l'autre en Amérique du sud et la sœur aux États-Unis. Les parents, forts de leurs ancêtres allemands depuis des générations, n'ont pas voulu imaginer le drame qui

se profilait et ont refusé de quitter leur village. Peu de temps après ils ont été arrêtés, déportés et sont décédés dans le camp de Theresienstadt en Tchécoslovaquie.

De cette tragédie il n'a jamais été question à la maison, du moins en ma présence. Une fois seulement, j'ai entendu mon père parler de ses parents lors d'un dîner, se lever et quitter la table en larmes.

Durant mes trois premières années, je n'ai jamais connu de grands-parents. Le premier contact avec mes grands-parents maternels s'est fait au cours de ma troisième année. Là encore, une histoire assez peu commune les concernait. Ma grand-mère, Wilhelmine Hildebrandt, vivait en Lorraine et lors d'une soirée entre jeunes elle a été abusée. C'est ainsi que ma mère a été conçue et elle est née de père inconnu. Être fille mère était bien sûr une honte à l'époque. Comme ma grand-mère était très jeune, quand ma mère est née et a grandi on les a fait passer pour sœurs ! Par la suite, ma grand-mère a rencontré (je ne sais pas comment) un batelier, propriétaire d'une péniche qui naviguait sur le Rhin et qui venait de perdre sa femme morte lors de l'accouchement de sa cinquième fille ! C'était Jacob Wagenhöfer, grand gaillard de 1,90 m, fort comme un Turc mais plein de bonté et de gentillesse. Il entraîna ma grand-mère et ma mère en Allemagne et composa alors une famille avec six filles ! Il vendit la péniche et acheta un petit café-restaurant à Cologne. C'était juste après la guerre de 14-18. Il va de soi qu'à cette époque ma mère souffrit de sa situation de « sale petite française ». En Allemagne, ce furent bien sûr des années difficiles d'après-guerre.

La famille vivait de son commerce et les filles ont grandi. Par la suite, chacune a fait sa vie.

Vers la fin de la Seconde Guerre mondiale, quand l'armée allemande fut décimée, mon grand-père (car c'était réellement mon grand-père de cœur) fut sollicité pour prendre le commandement d'un navire de guerre. Il refusa en jouant sur son âge et il en fut exempté, heureusement. Les bombardements avaient détruit leur maison et mes grands-parents ont été recueillis dans un centre d'hébergement jusqu'à ce que mes parents les accueillent dans notre maison en France en attendant que l'État allemand puisse leur proposer une nouvelle habitation. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de ces grands-parents là : un pépé qui parlait allemand, une mémé qui parlait français et allemand recueillis dans une maison où ces deux langues étaient monnaie courante. À l'époque, il n'y avait pas d'école maternelle et au contact de toutes ces personnes qui manipulaient le français et l'allemand dans tous les sens, je devins rapidement bilingue moi aussi. Curieusement, je parlais en français avec ma grand-mère mais allemand avec mon grand-père qui n'a du reste pas fait un seul effort pour apprendre un mot de français ! Je passais mes journées avec ce grand-père qui me racontait des histoires de marins, histoires qui revenaient en boucle mais dont je ne me lassais jamais. Assis sur ses genoux, je lui disais « *Opa, erzähle, erzähle noch einmal* » ce qui voulait dire « *Pépé, raconte, raconte encore une fois* ». Je l'accompagnais partout, étonné par la force qu'il dégageait. Il construisait d'énormes échelles en bois pour monter dans les arbres, il s'occupait des lapins, du jardin où j'étais à l'affût quand il bêchait pour attraper de gros vers de terre afin de les offrir aux poules. Il plantait les salades, les choux, semait les haricots verts et les petits pois et cultivait des tomates dont le goût et l'odeur restent gravés dans ma mémoire. On ramassait aussi les pissenlits pour les donner aux lapins.

Nous avions un magnifique chien berger allemand... et mon pépé avait confectionné une sorte d'attelage avec une carriole dans laquelle je pouvais m'asseoir pour me promener, tiré par mon toutou. Ce grand-père m'a appris à fabriquer de petites flûtes avec des tiges de sureau. Il m'épatait surtout quand

il arrivait à dresser les mâts d'un petit bateau qu'il avait glissé dans une bouteille. Il me protégeait quand j'avais fait une bêtise et que ma grand-mère cherchait à m'attraper pour me donner la fessée ! C'était mon idole !

Le soir, il me prenait par la main pour aller chercher à la ferme voisine le lait encore tiède, versé dans le bidon en fer blanc, le beurre coupé à la ficelle et la crème recueillie avec une énorme louche.

Le matin, mon plaisir c'était de rejoindre mes grands-parents dans leur chambre et d'entendre les premières histoires du jour !

... Et puis, à la saison des pommes, c'était la gelée confectionnée par les femmes de la maison et le cidre et le jus de pommes que je faisais avec mon pépé. Nous avions un pressoir (ce pressoir je l'ai toujours dans un petit appentis sous les chênes) et j'écrasais les pommes dans des bacs avant de les mettre dans le pressoir. Avant la mise en bouteille je me délectais du jus de pommes. Parfois, un peu d'abus me conduisait rapidement aux toilettes... Parfois aussi, les bouteilles étaient mal bouchées et on entendait de petites explosions, c'était le cidre qui, ayant trop fermenté, se répandait sur le sol.

Avec ma grand-mère, je jouais aux petits chevaux, mais elle avait la gentillesse de me laisser gagner car je n'étais pas bon perdant (il paraît que j'en ai gardé quelques séquelles...). À Noël, mon grand-père se déguisait en Père Noël et me terrorisait. Je ne le reconnaissais pas sous son déguisement et quand il disait d'une voix grave « *Ist das Kindchen brav gewesen ?* » - « *Ce petit enfant, a-t-il été sage ?* », je disais à ma grand-mère : « *Dis-lui que oui, dis-lui que oui !* ».

Je n'ai connu que ces grands-parents là et ils ne m'ont laissé que des souvenirs d'une richesse inouïe. Ils ont partagé ma vie de petit garçon pendant trois ans jusqu'à ce qu'ils retrouvent une maison en Allemagne à Himberg, près de Bonn.

Avec mes parents, on leur a rendu visite de temps en temps et ce fut à chaque fois l'évocation de merveilleux souvenirs.

Mes grands-parents n'ont pas lu Victor Hugo mais ils avaient le talent pour déployer tout l'art d'être grand-père et grand-mère. Par leur magnifique présence ils ont su pallier à l'absence de mes autres grands-parents qui n'ont pas eu le bonheur de connaître ces moments privilégiés.

